



Puluhen François : Né le 4-12-1927 à Guipavas ; 1951, prêtre, instituteur à Portsall ; 1952, instituteur à Ploudaniel ; 1953, directeur d'école à Arzano ; 1956, directeur d'école à Henvic ; décédé le 24-07-1961.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1962 p. 79-81.



C'est le 4 décembre 1927 que des jumeaux viennent au monde dans la famille de Jean Puluhen et Mimie Le Guen, commerçants à Guipavas. Bientôt la maisonnée se remplira : au frère aîné et aux jumeaux s'adjoindront deux sœurs, un frère et de nouveaux jumeaux. Dans une ambiance profondément chrétienne, dans une maison constamment ouverte, François ne pourra que se former une âme toujours disponible aux autres.

François atteint sa dixième année : un vicaire le distingue parmi ses camarades. Comme à tant d'autres enfants, on lui présente l'idéal du sacerdoce. Il fera ses études secondaires au Collège Saint-François de Lesneven. Nanti de ses deux baccalauréats, il entre au Grand Séminaire de Quimper en 1945. Le 29 juin 1951 il reçoit la prêtrise.

Au nom de l'obéissance il donnera ses dix années de vie sacerdotale à l'éducation et à la formation des enfants à l'école chrétienne. Nommé instituteur à Portsall, il n'y demeure que quelques mois : le diocèse l'appelle pour un an et demi à Ploudaniel. En 1953 Mgr l'Evêque lui confie la direction de l'école d'Arzano. Durant les trois années où il s'y dévoue, se dessine en lui, ce qui sera un des traits essentiels de son action : le souci de former des enfants et des jeunes, dans la connaissance de l'évangile, dans la découverte de la liturgie. Il aime avec eux détailler chaque phrase d'évangile ou chaque texte de la messe et les adapter à leur vie.

C'est à Henvic que s'épanouit sa vocation d'éducateur spirituel, pendant les cinq années qu'il consacrera à l'école Saint-Maudez et aussi à la paroisse. Plus que jamais lorsqu'il arrive à Henvic en 1956 il va droit à l'essentiel : réaliser à la perfection l'humble travail de l'enseignement et susciter chez les enfants ou chez les jeunes le souci d'une vie profondément chrétienne.

Quel est d'abord le sens de ces mots que me rappelaient les jeunes d'Henvic au lendemain de la mort de M. Puluhen, ces mots qui revenaient chez lui comme un leit-motiv, ces mots que j'ai surpris tout

autant chez ses amis du Foyer Pax Christi que sur les lèvres de ses paroissiens : « Il suffit de vouloir ». Nous avons vu grandir en lui cette volonté inébranlable, qu'un jour il mettra au service des autres. Au cours de ses études, par exemple, n'a-t-il pas à surmonter un lourd handicap : il semble né fâché avec les mathématiques. Par son labeur régulier et acharné, il comble cette lacune et acquiert le bagage de connaissances scientifiques qu'il pourra transmettre à son tour. Nous savons aussi la froide volonté dont il fit montre pour s'exprimer publiquement.

Voulant être pleinement homme, il avait le souci de cultiver ses talents naturels. En premier lieu ce don artistique qui se traduit chez lui par un goût très sûr qu'il mettra au service des siens : les enfants à l'école, les jeunes, les pèlerins du Foyer Pax Christi. Son talent de musicien lui sera précieux... Qu'on ne s'étonne pas dès lors de trouver en lui la joie de vivre.

Etre vrai fut aussi sa hantise. N'est-ce pas ce qui lui vaudra toujours cette âme claire, sacerdotale, comme aux premiers jours de sa prêtrise, profondément apostolique ? Aucun détour en lui, mais un grand souci d'être lui-même. Y compris dans la prière.

Il faudrait évoquer chez lui l'affrontement avec la souffrance morale : très tôt des deuils cruels viendront frapper sa famille. Il verra disparaître coup sur coup, dans une mort accidentelle, son frère aîné en 1942, son père en 1945. Autant d'étapes qui l'amènent à prendre des responsabilités et lui donnent une meilleure connaissance du cœur de l'homme : celui qui n'a pas souffert peut-il compatir à la peine des autres ?

Ceux qui ont entendu l'abbé Puluhen parler du sacerdoce, - et ce sujet revenait fréquemment dans sa conversation, - n'ignorent pas à quel point il se sentait prêtre. Il ne l'oublie jamais, ajoutant qu'il « n'a pas le droit d'être tranquille ». Son inquiétude sacerdotale lui fera prendre conscience d'un premier devoir : il se sait directement responsable dans son école de l'enseignement religieux pour tous les enfants. Je l'entends encore m'expliquer comment il enseignait le catéchisme à toutes les classes de l'école, considérant cette expérience de la rencontre des enfants avec le Dieu de la foi comme l'essentiel de la formation chrétienne et par conséquent l'essentiel de sa mission.

D'emblée l'abbé Puluhen va vers la jeunesse de la paroisse, vers les collégiens et collégiennes qu'il retrouve aux vacances, dans des réunions, des pèlerinages, des camps. Les garçons remuants et tapageurs ne l'effraient pas. Très vite ce sont eux qui viendront à lui, car les jeunes le recherchent. Lui se sent responsable : au lieu de les repousser, de les laisser tomber, il les écoute.

Comme il aime les enfants, il aime les jeunes. D'un amour qui se montre exigeant : « Il nous écorchait ». Aujourd'hui son rayonnement continue auprès des jeunes de la J.A.C. et de la J.A.C.F., auprès des Enseignantes chrétiennes de la zone, son souvenir est vivant dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

En 1960 un tout jeune étudiant prend l'audacieuse initiative de lancer chez lui, à Guipavas, un Foyer d'accueil du mouvement international Pax Christi. Jean-Louis Goar ignorait que débutait la grande réalisation de sa courte vie. Toujours est-il qu'en quête d'aumônier, il s'adresse à son compatriote, l'abbé Puluhen. D'emblée, celui-ci accepte. Dans cette nouvelle forme de ministère il se trouve immédiatement à l'aise, pour accueillir les passagers, pour animer les séances d'études et les veillées.

Dès 1960 il suit une deuxième équipe. L'année suivante il revient, rôdé à son ministère occasionnel, pour être tout entier au carrefour des messagers de la Paix. Un horaire équilibré une répartition des tâches matérielles, une place toute spéciale à la méditation - il méditait avec eux - et à la messe une étude par équipes font du centre de Guipavas une maison dont on garde un excellent souvenir.

Il exige beaucoup des jeunes et de tous les participants, sachant que l'on vient au Foyer à la recherche de valeurs supérieures. C'est ainsi que durant cet été il étudie avec eux l'encyclique du Pape Jean XXIII : deux heures par jour il exige de tout son monde une réflexion sur « Mater et Magistra », avant que ne se fasse la mise en commun... L'étude de l'encyclique serait achevée avec le stage de 15 jours. Puis l'abbé Puluhen ferait la « Route de Hollande ». Au passage il serait l'invité d'amis belges qui l'avaient connu au Centre de Guipavas.

Mais une autre route s'ouvrirait devant lui.

A 33 ans il venait, avec les confrères du cours, de célébrer le 10e anniversaire de sa prêtrise. C'était le 15 juin. « Ma part d'héritage c'est le Seigneur », redisons-nous, comme le 29 juin 1951, L'Evangile nous rappelait ces paroles du Christ : « C'est la dernière fois que je mange la Pâque avant qu'elle se réalise pleinement dans le Royaume ».

Voici venue l'heure. La mort est le sujet de conversation du repas de midi au Foyer Pax Christi, avant l'envol, « Je n'ai pas peur de la mort », avait-il dit. Quelques minutes plus tard l'avion s'écrasait sur une annexe de l'école des Religieuses de Guipavas : côte à côte l'aumônier et le fondateur du Centre se présentaient à la porte de l'éternité.

S'il est vrai que l'ultime geste d'adieu dont les hommes aient été les témoins fut un signe d'amitié du prêtre à l'adresse des stagiaires du Foyer Pax Christi, n'est-il pas réconfortant pour nous d'y avoir le signe que l'abbé François Puluhen et son ami ont enfin découvert ce qu'ils cherchaient : la vraie et définitive Paix du Christ.

G. B.

*Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 02/02/1962, p. 79.*